CD, compte rendu critique. JOSEPH CALLEJA : VERDI. Airs d'opéras de Giuseppe de Verdi (1 cd Decca)



CD, compte rendu critique. JOSEPH CALLEJA : VERDI. Airs d'opéras de Giuseppe de Verdi (1 cd Decca)… SUPERBE RECITAL VERDIEN… Il est dans ce premier récital monographique : Radamès, Manrico, Alvaro, Carlo, Otello… le visuel de couverture l'indique sans ambages : voici un programme tissé dans l'ombre brûlante et tragique, une soie noire plus qu'éclatante. Celui que l'on trouvait parfois trop lisse, un rien maladroit sur la scène, s'offre ici un bain de noirceur en bad boy… histoire de prolonger son incursion dans le fantastique enivré halluciné de Boito (Mefistofele, Munich, novembre 2015, **lire notre critique du DVD Mefistofele de Boito avec Joseph Calleja**) ?

Incarner, ciseler Verdi… Joseph Calleja fin verdien

Le ténor maltais le plus célèbre au monde (légitimement) se plaît à décliner mille nuances d'un noir ténébreux, épais, d'une richesse intérieure manifeste. Ténor plus intérieur qu'héroïque, doué d'une belle ardeur tendre, en fin diseur aussi, capable d'un chant intelligent qui sait nuancer (et pas

seulement hurler), Joseph Calleja montre derechef dans ce récital Verdi, qu'il est un remarquable acteur, jouant sur un style subtil et très incarné, articulé voire ciselé.
Radamès d'ouverture ouvre grand le souffle amoureux du général égyptien qui certes victorieux n'en finira pas moins emmuré vivant avec celle qui ravit son coeur (Céleste Aida)… D'emblée le timbre du maltais Calleja impose un beau legato, ce vibrato finement contrôlé, surtout ce timbre « vieille école », celui des ténors du début du XXè, laisse envisager un travail spécifique sur le caractère et l'intériorité, la couleur du sentiment, plutôt que la projection claironnante voire artificielle.

Ténor raffiné et noir…un Alvaro saisissant



Très proche du théâtre parlé, celui inspiré par **Schiller** ou Victor Hugo, la plage 4 avec son ample et suave solo de clarinette (au timbre si proche de la respiration et du grain de la voix), affirme une gravitas, sombre (graves larges), celle d'Alvaro (dans ***La Force du Destin***) qui songe à Leonora, la bien aimée désormais inaccessible… et maudite, perdue comme lui : en acteur saisissant toute la profondeur douloureuse, saillante et tragique du héros, Joseph Calleja trouve le ton et le style corrects. **Son Alvaro ne manque ni de finesse ni d'épaisseur émotionnelle**. En exprimant toute l'intériorité du héros verdien, ici du ténor capable de langueur sourde et inquiète, le chanteur maltais réussit à transmettre ce qui manque à beaucoup de ses confrères (plus démonstratifs et aussi puissants), l'épaisseur voire le trouble psychologique :

êtres du doute, de la malédiction… ses héros inscrivent directement Verdi dans les premiers belcantistes dont évidemment Donizetti. Ses phrasés naturels et articulés avec finesse, son intelligibilité en italien… regardent plutôt du côté de l'élégance incarnée, plutôt que vers l'intensité extérieure. Ici le personnage souffre (avec la clarinette, d'une somptuosité tragique canalisée). La couleur et le caractère sont justes. La réussite est totale, et l'art du ténor riche en nuances émotionnelles parfaitement maîtrisées. La délicatesse (un rien surannée dans sa couleur naturelle et son élocution très canalisée) éclaire les déchirements du héros verdien : âme brulée, détruite… sacrifiée, et pourtant n'aspirant qu'à trouver la paix et le salut. Son Alvaro est la plus grande réussite de ce récital VERDI. De fait, dans la même veine intérieur, tiraillée, tragique mais toujours proche du texte, son Carlo est d'une inspiration égale : à la fois articulée et raffinée : là encore la personnification d'un jeune homme, amoureux exalté mais fatal, condamné à une errance malheureuse.
La réussite est totale. Un accomplissement qui redonne un peu d'éclat au label Decca, hier, le premier label des grandes voix lyriques (mais depuis la transfert de Kaufmann chez Sony), les choses ont un peu évolué…

_____

CD, événement, annonce. VERDI / JOSEPH CALLEJA, ténor. Airs d'opéras de Verdi. Avec Angela Gheorghiu… (Don Carlo, Otello). Orquestra de la Comunitat Valenciana. Ramón Tebar, direction. 1 cd Decca.

CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, 2015)



CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, 2015). Né en 1961, l'américain Jake Heggie a montré de réelles capacités dans l'écriture d'un opéra contemporain, accessible, audible. On se souvient de son Dead man walking, où à San Francisco en 2000, brillait la créatrice Susan Graham. Ex attaché de presse de l'Opéra californien, Heggie a aussi écrit des mélodies pour Frederica von Stade (ici Winnie Flato) qui reconnut aussitôt la qualité d'un style taillé pour le chant et l'opéra; enregistré sur le vif à Dallas en 2015 (en octobre au moment de la création de l'ouvrage), Great Scott ne révolutionne en rien la forme et le genre lyrique mais demeure très attachant. En cela il prouve son efficacité. Librettiste de Dead man walking en 2000, Terrence Mcnally signe aussi le texte livret de Great Scott et justifie les nombreux emprunts du compositeurs dans l'histoire lyrique du XIXè, (Rossini, Verdi, …) car il s'agit d'un opéra dans l'opéra. Pendant l'acte I, l'action est celle des répétitions d'un opéra méconnu de … Bazzetti (Rosa Dolorosa, fille de Pompei), avant que l'on assiste à la représentation au II.

Outre l'excellente (d'une indiscutable longévité exemplaire) FV Stade, très amusée, inspirée par l'écriture néoverdienne de Heggie, tout repose surtout sur le talent polymorphe, drôle, pétillant même mais aussi parfois profond de Arden Scott soit

la rayonnante… Joyce Di Donato, sirène du Kansas, qui démontre l'ambitus flexible de sa voix à vocalises, sachant sublimer une partition qui manque parfois d'inspiration et de réelle personnalité (l'air Vesuvio , « mon unique ami », acte I reste dans les esprits comme un tube à suivre…). Comme Rufus Wainwright (et son dernier opéra Prima Donna, salué aussi par classiquenews), Great Scott n'ouvre pas de portes inconnues ni ne surprend réellement. L'opéra de 2015 a l'avantage pas si faible, de plaire et de séduire. Pour autant l'opéra au XXIè ne doit il être que pur divertissement ?… A chacun d'en juger. Que l'on prenne par exemple une oeuvre apparemment légère comme My Fair lady (Loewe), récemment produite par l'Opéra de Tours (pour les fêtes de fin d'année 2017), on demeure surpris par le regard critique, mordant sur la « bonne » société anglaise du XIXè. Ici rien de tel, aucune vision critique ou parodique,… malheureusement. Rien qu'un opéra d'aujourd'hui assez convenu et prévisible qui avec facétie certes et efficacité, singe et parodie les poncifs de la langue lyrique, romantique et postromantique…

_____-

CD, compte rendu critique. HEGGIE : Great Scott (Joyce DiDonato, 2 cd Erato, live, création à Dallas, 2015) – Avec Joyce DiDonato, Ailyn Pérez, Frederica Von Stade, Nathan Gunn, Anthony Ross Costanzo / The Dallas Opera Orchestra and Choru / Patrick Summers, direction.

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor

: Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon)



CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon). Parmi les contre ténors actuels, ceux qui savent caractériser un personnage, au lieu de déployer toujours la même technique, l'argentin Franco Fagioli réalise une belle prouesse, sur le sillon de son aîné Max Emanuel Cencic, qui lui accuse les signes inquiétants de son âge vocal : medium certes élargi mais aigus inexistants, et couleurs générales de plus en plus ternes. A contrario de Jaroussky qui chante tout de la même façon, l'alternative Fagioli s'affirme avec cran et panache même, capable mieux que ses confrères, d'incarner sur la scène un caractère : si la voix était petite sur les planches de Garnier, son Eliogabalo de Cavalli à Paris (Palais Garnier, septembre 2016) avait une présence monstrueuse voire démoniaque irrésistible (avec ses bains d'or liquide!), douée d'une plasticité vocale très palpitante.
Ici, le chanteur fait montre de ses possibilités chez Haendel où la virtuosité ne doit pas être un but mais le moyen de caractériser et nuancer chaque personnage, saisi dans une situation particulière.

Maîtrise haendélienne



En verve, pulpeux, gras, le grain de sa voix, qui évoque le mezzo de Cecilia Bartoli sait fusionner agilité et coloratoure, mais aussi épaisseur psychologique, comme en témoignent les deux airs d'Ariodante (un talent d'acteur qui reste étranger à Jaroussky par exemple… lequel montre ses limites dans les opéras mis en scène). Même ses aigus sont perçants, habités par la réelle envie d'en découdre car ce garçon a du chien et du mordant y compris dans la tessiture haute de son instrument (Venti, turbini de Rinaldo).
Gravé en mars 2017, l'album alterne airs extatiques et guerriers, conquérants ou amoureux (le fameux aveu / confession de Serse : Ombra mai fu d'une grande délicatesse de ton), d'une vélocité enviable (Oreste), avec un sens du risque et de l'expressivité souvent convaincant.
Plus introspectif et d'une gravité soudaine presque hallucinée, son Cara sposa de Rinaldo éclaire la lyre hallucinée, vaincue d'une âme amoureuse, perdue, en panique, terriblement dépressive. Bel accomplissement et confirmation d'une réelle sensibilité dramatique. A suivre

_____

CD, compte rendu critique. FRANCO FAGIOLI, contre ténor : Handel Arias (1 cd Deutsche Grammophon). Il Pomo d'Oro / Zefira Valova, direction. Mars 2017.

CD, annonce. SONY : Adam Laloum enregistre les 2 Concertos pour piano de Brahms (février 2018)



CD événement, annonce. BRAHMS : 2 Concertos pour piano. ADAM LALOUM, piano (2 cd SONY classical). Adam Laloum, toucher de velours mais sonorité introspective d'une rare intensité ciselée (comme Angelich aujourd'hui) fait partie des pianistes français les plus intéressants de l'heure. IL es tcapable comm epeu d'allier sensibilité, fragilité,… et puissance. Un sens idéal de la nuance et des intonations secrètes, troublantes, d'une richesse émotionnelle souvent captivante. Le pianiste toulousain né en 1987 (31 ans en 2018) enregistre les deux Concertos romantiques allemands les plus intenses et … fragiles de la littérature musicale : ceux de Brahms. Chez SONY les 2 Concertos sortent le 23 février 2018. Très attendus, les enrgistrements ont été réalisés avec la complicité de l'Orchestre symphonique de la

Radio de Berlin (Kazuki Yamada, direction – ex assistant de Ozawa, et premier chef invité de l'Orch de la Suisse Romande). Lauréat du Concours Clara Haskil 2009, sacré « Soliste instrumental » au Victoires de la musique classique 2017, Adam Laloum vit une ascension irrépressible liée essentiellement à la richesse de sa personnalité pilotant une technicité subtile et éloquente.



DU COLOSSAL ET DE L'INITIME… Brahms imagine larges et colossales les dimensions de ses deux Concertos (22 mn pour le 1er mouvement du 1er Concerto, créé en 1859): géants et dragons symphoniques, tissu tragique et manifestation de déchirures intimes, soit deux massifs, comme civilisés par un piano soliste d'une rare sérénité, à la fois majestueuse et souriante, d'une tendresse fraternelle (qui se souvient évidement de son maître et idole, Robert Schumann dont les tentatives de suicide et la mort en 1856 l'auront à jamais marqué), encore ciselé à l'épreuve de la passion secrète, intime, viscérale pour l'épouse de Robert, Clara, seule étoile terrestre capable de l'émouvoir. Que dire face aux larmes du second mouvement (Adagio de 13 mn), véritable Requiem célébrant le génie foudroyé de Schumann…Tout cela est dit énoncé dans l'écriture de Brahms qui fut aussi un clair disciple de Beethoven par l'architecture grandiose et structurée qu'il sait échafauder tout au long de ses 2 monuments de la musique pianistique et concertante… Plus de 20 ans séparent les deux Concertos puisque le 2è est écrit en 1878 et créé en … 1881 : moins intime, et immédiatement chaleureux, le 2è Concerto en ré mineur étire un même sens de la langueur noble et majestueuse, avec trait saillant spécifique à Brahms, comme juvénilisé, le « graciozo », léger d'une insouciance soudainement facétieuse, en conclusion à ce dernier cycle spectaculairement orchestral en 4 mouvements, vraie tétralogie brahmsienne.



Pour nous, il n'est qu'un seul pianiste actuel, capable de relever le défi des deux Concertos pour piano de Brahms : le brésilien **Nelson Freire** (Avec Chailly et l'orch Gewandhaus de Leipzig). Qu'en sera-t-il pour Adam Laloum, interprète familier des paysages germaniques traversés par la brume romantique, celle en particulier de Schubert et de Brahms ? **Réponse dans notre grande critique complète, à venir dans le mag cd dvd livres de classiquenews, le jour de la parution du cd Brahms par Adam Laloum, le 23 février 2018.**

Cd, compte rendu critique. TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6 « Pathétique », MusicAeterna / Teodor Currentzis (1 cd SONY classical, 2015)



Cd, compte rendu critique. TCHAIKOVSKI : Symphonie n°6 « Pathétique », MusicAeterna / Teodor Currentzis (1 cd SONY classical, 2015). La 6è symphonie est le sommet spirituel et introspectif de la littérature tchaikovskyenne : un everest de la poésie intime et interrogative parfois inquiète voire angoissée. Annonçant ce même sentiment de terreur intérieur sublimé d'un Chostakovtich à venir. Les Tchaikovski de Currentzis sont passionnants : ils sont l'autre face d'un voyage artistique habité lui aussi de l'intérieur et qui dans son amplitude élastique, – propre à cette nouvelle génération d'artiste qui traverse tous les répertoires, mais de façon spécialisée – entendez avec l'instrumentarium ad hoc, fourmille d'idées neuves, expressives, remettant les fondamentaux dans un équilibre critique. SONY suit les étapes de ce cheminement expérimental qui exige tout des interprètes réunis sous la coupe du bouillonnant et éclectique maestro. Avec ses instrumentistes de l'ensemble sur instruments d'époque MusicAeterna, Teodor Currentzis a ainsi interrogé Rameau (The Sound of Light), Purcell (avec Peter Sellars : formidable Indian Queen), mais aussi Stravinsky (Le Sacre du Printemps), Mozart (déjà une très intéressante « trilogie » Da Ponte, malgré les faiblesses impardonnables de certains chanteurs dont Kermes en … Comtesse !) ;

TCHAIKOVSKY : au cœur de l'énigme, avec Currentzis



et au registre Tchaikovsky, le chef a enregistré précédemment le Concerto pour violon couplé aux Noces de Stravinksy. Enregistré il y a 3 ans, en février 2015 à Berlin, **cette 6è Symphonie captive de bout en bout par l'engagement des musiciens**, véritablement électrisés par le chef, et aussi ce souci de l'éloquence éruptive et contrastée parfois incandescente de la matière et du relief orchestral. Le timbre des instruments d'époque magnifie ce sens du détail et des équilibres intimes, dans la nuance piano, murmurée, mais très active. Currentzis explore et témoigne de son propre cheminement intérieur et intime en particulier dans le dernier mouvement, et au cours de l'éxposition ultime, énigmatique, de la Sarabande finale, danse sacrale, noire, vertigineuse, véritable exposé et mise à nu, d'une vérité secrète, sourde, qui terrasse finalement tout le cycle… S'identifiant à sin sujet, à ce flux conçu par Tchaikovski au bord du précipice et conscient de la vanité de toute chose, **Teodor Currentzis** exalte les nuances de l'ombre : il faut absolument lire ce qu'il écrit dans la notice accompagnant le cd (texte en 4 parties écrit à la manière d'une correspondance explicative sur les enjeux poétiques et philosophiques de réaliser la musique comme musicien…) : un parcours ou journal intime à travers l'interprétation des 4 mouvements de la Symphonie, conçu comme un passage. A travers le sforzando des cordes, le chef ne capte pas le chant expressif des instruments mais fait surgir l'angoisse ciselée d'une prière absolue.



Dans cette lecture qui est une récréation vivante, palpitante de la Pathétique, le second mouvement devient valse de mort, célébration de vie pourtant ; le 3è mouvement, gigantesque « anacrouse avec des bonds de plusieurs kilomètres » où l'auditeur / interprète ressent, éprouve la fragilité et la grandeur de la vie terrestre : *Scherzo* en guise de prise de conscience dont Currentzis fait une vibrante et terrifiante expérience de clairvoyance… Enfin l'*Adagio lamentoso* achève le cycle dans la pénombre riche de cette expérience où le renoncement et la pleine conscience se sont enfin mariées. La capacité d'exprimer ce qu'il y a derrière chaque note, de la solitude du célèbre Piotr Ilitch, de son humanité foudroyée (comme Mahler), de sa profonde mélacolie dépressive et toxique dont il fait un miracle en forme d'adieu (grâce à la musique)… Currentzis l'exprime ici, car cette symphonie de la fin paraît bien être le sanctuaire de sa vie d'artiste : un lieu de ressourcement et de vérité absolus. Voilà qui confirme que s'agissant du maestro Teodor Currentzis, comme un Harnoncourt il y a 40 ans, la musique n'est pas divertissement ni provocation, mais recherche de vérité fraternelle. On se souvient (chez Sony aussi) des formidables « visions » perceptions esthétiques et philosophiques du dernier Harnoncourt, dont cette trilogie des 3 dernières Symphonies de Mozart, dont le chef légendaire a fait un oratorio instrumental : bouleversante analyse, clairvoyance poétique… Currentzis sillonne les mêmes cheminements audacieux, critique, justes… Quels seront ses prochains chantiers musicaux ? A suivre.

———-

Cd, compte rendu critique. TCHAIKOVSKI : SYmphonie n°6 « Pathétique », MusicAeterna / Teodor Currentzis – Berlin, février 2015 (1 cd SONY classical). CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018

CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre, Le Sacre (Chailly, 1 cd Decca 2017)

CD, compte rendu critique. STRAVINSKY : Le chant funèbre, Le Sacre (Chailly, 1 cd Decca 2017). Avouons notre plein enthousiasme pour l'élément moteur de cet album : **Le Chant Funèbre** … sombre et grave, et même lugubre, dès son début, la partition cultive le mystère à la façon d'une marche envoûtée. Puis surgit une mélopée sinueuse à peine éclaircie par la flûte et les violons, comme un dernier râle. La rythmique un rien sèche, abrupte n'a pas encore la souple volupté à la fois incisive et mordante du Stravinsky mûr. C'est une étape qui doit encore beaucoup à l'esprit de malédiction, épais et sirupeux de L'Oiseau de feu, mais la magie aérienne en moins. Et pourtant en un ruban sensuel et comme empoisonné, le jeune Stravinsky a le génie de la couleur et des atmosphères souterraines (montées harmoniques en orgue), … ce pourrait être un poème dramatique, halluciné entre Rachmaninov, le Tchaikovski le plus échevelé, Liszt et Scriabine, entre torpeur, ivresse, féerie mortifère. L'application qu'y développe Chailly est passionnante : le geste rend justice à une partition (opus 5) il est vrai, clé.

Même exubérance lugubre et d'une orchestration si riche qu'elle en sonne comme saturée, dans **Feux d'artifice** opus 4 (2).
Tandis que le **Scherzo** semble prolonger l'infini imaginatif d'un Dukas de plus en plus enivré (L'Apprenti sorcier), déroulant une palette de sonorités et de timbres flamboyants et fantastiques, littéralement. Séquentiels, virevoltants, les volets intenses déclament, rugissent, ils annoncent cette implosion de la structure et du développement bientôt réalisé en son point d'accomplissement dans le Sacre de 1913. C'est peu dire que Stravinsky semble exploiter chaque famille d'instruments dans toute sa gamme expressive, avec un goût déjà prononcé pour la polyrythmie. Ivresse et plénitude qui frôlent souvent l'éclatement formel. Quel génie à l'oeuvre on entend ici.

Le triptyque opus 2 Le Faune et La bergère, est l'autre découverte majeure de ce disque : révélant en français, l'atmosphère narrative envoûtante là encore d'un Stravinksy très maîtrisé dans l'art des atmosphères et de l'action plus impressionniste voire symboliste que fantastique. La parure orchestrale est le vrai sujet des 3 poèmes (La Bergère, Le Faune, Le Torrent), d'autant que le mezzo de Koch a du mal à articuler : trop sombre, épais, engorgé. Dommage vocal.



Enfin, **les deux parties du Sacre montrent toute la fièvre et l'envoûtement**, la sauvagerie millimétrée, la transe à la fois guerrière et païenne qui forcent en 1913, toute action classique. Tout implose, tout flambe et se cambre en une série de convulsions animales et souverainement félines. Du grand art, qui montre l'intervalle finalement très court au terme duquel, Stravinsky apprenant de ses

maîtres, avec la vitalité fulgurante de l'éclair, permet comme Picasso en peinture, l'immersion brutale de l'art du XXè dans la pleine et fracassante modernité. Disque d'une rare cohésion, révélateur sur l'évolution de Stravinsky au début du XXè. Programme plus qu'intéressant : révélateur à l'endroit du génie de Stravinsky, de la jeunesse qui tâtone au coup de maître du Sacre.

_____

Approfondir
LIRE aussi notre **annonce du cd Le Chant funèbre de Stravinsky par Riccardo CHailly (Lucerne, 2017)** : première discographique (1 cd DECCA).
http://www.classiquenews.com/cd-evenement-annonce-stravinksy-chant-funebre-premiere-discographique-par-riccardo-chailly-1-cd-decca/

LIVRE événement, annonce. EVGENY KISSIN : AVANT TOUT ENVERS TOI-MEME, SOIS LOYAL. Mémoires et réflexions d'un prodige de la musique (Editions Le Passeur).

LIVRE événement, annonce. EVGENY KISSIN : AVANT TOUT ENVERS TOI-MEME, SOIS LOYAL. Mémoires et réflexions d'un prodige de la musique (Editions Le Passeur). Génie précoce du piano, le pianiste russe, naturalisé britannique (2002), Evgeny

Kissin se confie dans ce texte équilibré et précis (traduit de l'anglais) où il évoque sa trajectoire familiale et artistique, depuis sa naissance à Moscou en 1971. Trois parties structure une biographie en cours : enfance, jeunesse, Varia…Découverte du piano et de Bach, professeurs, exil aux States puis en Gde Bretagne… répertoire, rencontres, et donc, la presque cinquantaine se précisant, réflexions et enseignements précisées au fur et à mesure de l'expérience… celle d'un soliste internationalement sollicité, jouant avec les plus grands dès son jeune âge.
Parmi les pages les plus intenses, citons son hommage à sa professeur Anna Pavlovna Kantor (qui d'ailleurs fera partie de la famille et s'installera avec Kissin hors de Russie) ; sa complicité fraternelle avec James Levine ; ses échanges fructueux et admiratifs avec Giulini et sa rencontre fameuse à Salzbourg en 1988, avant de jouer avec le chef célèbre, – un avant sa mort, le Concerto de Tchaikovsky, non sans négocier le tempo final… La troisième partie interroge les ferments plus intimes qui fondent l'identité de l'artiste : ses racines Yiddish qui colorent son approche comme individu et interprète. Ainsi les chapitres courts dédiés à l'art pianistiques y gagnent un surcroît de profondeur tout au moins de grande sincérité (« Suis-je romantique? » ; Terrestre ; Gilels, Les polonaises de Chopin ; Chopin… Chopin ; « Mon profond respect pour Heinrich Neuhaus »… La star est glorieuse et toujours immensément révérée (à juste titre). Le texte autobiographique laisse envisager un être honnête et loyal qui adopte le précepte altruiste et fraternel : « *Tires les autres vers le haut / cherches en toi ce qu'il y a de plus profond* ». Admirable.

_____

LIVRE événement. Envers toi-même, sois loyal de Evgeny Kissin / Mémoires et reflexions d'un prodige de la musique – Traduit de l'anglais par Brigitte Hébert – Editions **Le Passeur, collection « Sursum corda »**. Parution annoncée : le 15 février 2018.

Livre papier : – 978-2-36890-580-7 – 17,50 € – 140×205 mm

Livre numérique : 978-2-36890-581-4 – 7,99 €

_____

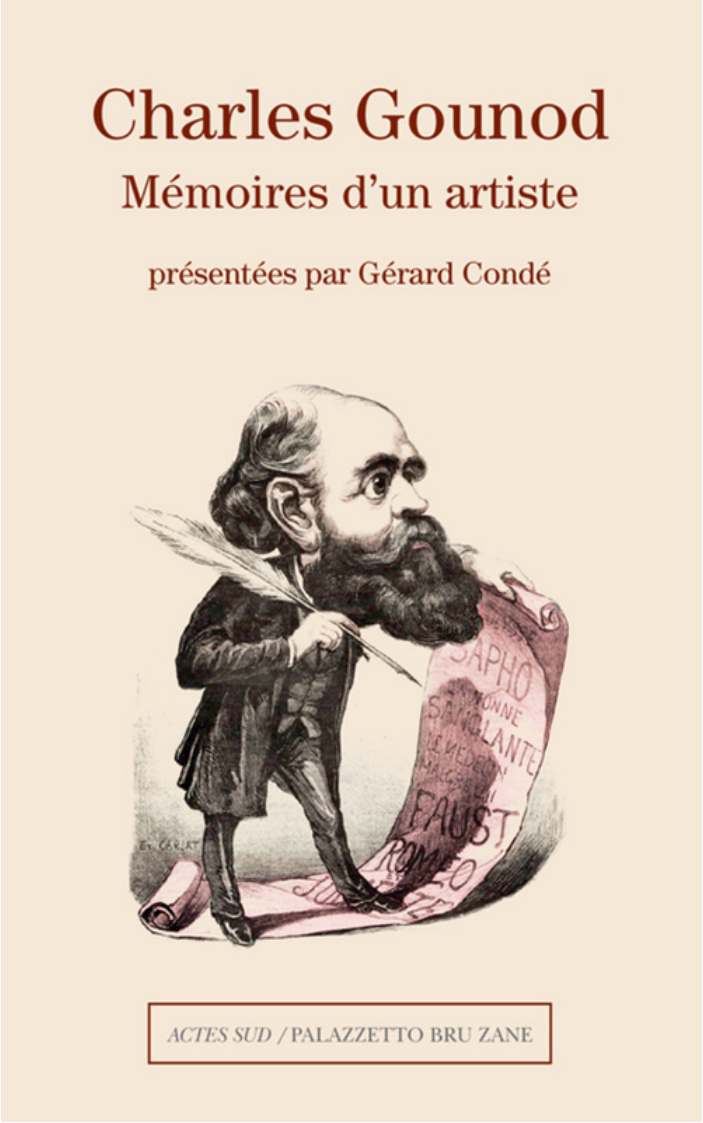
CD. Dernier **cd d'EVGENY KISSIN, critiqué par classiquenews : BEETHOVEN : Lives / août 2017** : « Beethoven incandescent / 10 années d'analyse beethovénienne… »



CD, compte rendu critique. KISSIN : Beethoven – Lives 2006 -2016 (2 cd Deutsche Grammophon). Rien ne remplace la tension et les conditions « sans filets » du live : le concert et le récital offrent ici un écrin stimulant pour l'inventivité sensible du pianiste Kissin qui publie pour **Deutsche Grammophon**, 2 cd exclusivement dédiés au génie libertaire, révolutionnaire, inclassable, – prométhéen-, du grand Ludwig. **Le cd 1 fait valoir la saisissante ductilité du toucher de Kissin**, sa qualité à varier, caractériser, investir chaque séquence, malgré une vertigineuse diversité de rythmes comme d'atmosphères. La n°3 opus 2.3 (Séoul, 2006), diffuse une expressivité facétieuse, enjouée entre Mozart et le premier Beethoven (effervescence et électisation de son finale : Allegro assai). **EN LIRE +**

Livres. Compte-rendu critique. CHARLES GOUNOD : Mémoires d'un artiste (2018,

Actes Sud / Pal. Bru Zane)



Livres. Compte-rendu critique. CHARLES GOUNOD : Mémoires d'un artiste (Actes Sud / Pal. Bru Zane). Biographe du compositeur dont 2018 marque le bicentenaire de la naissance, Gérad Condé rédige l'intro de cette nouvelle édition qui souligne qu'il n'est pas si rare qu'un compositeur maîtrise la langue de Voltaire, heureux artiste, aussi convaincant par le texte que par sa musique. Et de citer aux côtés de Gounod, d'autres maîtres qui ont laissé des écrits plutôt convaincants voire engagés, provocateurs : Berlioz, Saint-Saëns. Si Berlioz organise ses Mémoires, 20 ans avant de mourir, Gounod envisage les siennes pour clore de vains débats suscités dans la presse, après sa « fuite » en Angleterre après la chute du Second Empire (1870 – 1874). Persuadé d'apporter ses propres éclaircissements, entre 1876 et 1877, l'intéressé rédige donc sa biographie ; il aborde avec respect et déférence la genèse de son talent de compositeur, ce qu'il doit à son milieu et surtout à sa mère (qui l'inscrit au Conservatoire dans la classe de Reicha, Lesueur, puis Cherubini…) ; il y reprécise les raisons de son exil, et aussi sa vraie relation avec son hôtesse à Londres, la cantatrice (un rien « entreprenante et protectrice, directive et dévouée », voire plus, certainement

envahissante, et in fine à l'influence dangereuse…) : Georgina Waldon.
A travers une prose parfois trop polie et qui relève de la simple anecdote, le lecteur désormais avisé sait détecter sous la plume enjolivée, le fier romantisme d'une âme indépendante, dont l'ouverture et la sensibilité le conduisent à goûter d'autres disciplines dont la peinture et la sculpture (Raphaël et Michel Ange). Gounod est de surcroît sincèrement croyant, plus fraternel et humaniste que véritablement spirituel. Prix de Rome 1840, Gounod, caractère aimable, est un travailleur assidu, parfois dépressif et qui ne s'en laisse jamais démontrer.
Quoiqu'il en soit, le texte de « Mémoires d'un artiste », est une compilation orchestrée par ses descendants et proches car après sa mort en 1893, Gounod ne laisse pas un cycle complet prêt à la publication ; plutôt un ensemble de chapitres à relier les uns aux autres dont « Mémoires d'un artiste » (1876), « A ma mère » (1884). C'est le peintre Guillaume Dubufe (1853-1909) qui réalise un travail de marqueterie habile, restituant l'ensemble en un tout relativement cohérent. Plusieurs atouts fondent la valeur du texte ainsi parvenu : l'évocation de la famille artistique à Rome que le jeune académicien rejoint en 1840 (Ingres qui fait son portrait est alors le directeur de la villa médicéenne) ; les coulisses qui créent la vie quotidienne du compositeur au chevet de Faust, Sapho, Roméo et Juliette (composé à Fréjus), etc… Plus intéressantes car très engagées voire passionnées, sur ce ton de la confirmation d'un opinion affirmée à l'adresse de possibles et tenaces détracteurs, les pages qui réalisent une défense appuyée et argumentée du génie wagnérien (« Les fastes de Wagner », p 299). La dernière partie, « Ephémérides » – où le lecteur chercheur trouve toutes les dates des événements de la vie, complète astucieusement ce tableau du compositeur par lui-même.

_____

LIVRES, compte-rendu critique. CHARLES GOUNOD : Mémoires d'un artiste (Actes Sud / Pal. Bru Zane). Ouvrage illustré de nombreux portraits de Charles Gounod.
Collection Palazzetto Bru Zane – Parution : Janvier, 2018 / 11,0 x 17,5 / 368 pages / ISBN 978-2-330-09280-1 / Prix indicatif : 11€

CD, compte rendu critique. LA REVEUSE : MARIN MARAIS, Pièces de viole (1 cd Mirare, 2016 et 2017).



CD, compte rendu critique. LA REVEUSE : MARIN MARAIS, Pièces de viole (enregistré en 2016 et 2017). La Rêveuse choisit une collection de pièces de violes parmi les deux derniers Livres de Marin Marais, publiés en 1717 et 1725. A l'heure où l'histoire semble se précipiter (mort de Louis XIV en 1715, régence de Philippe d'Orléans, puis avènement du jeune Louis XV en 1723 à 14 ans), Marin Marais impose une virtuosité pour la viole inégalable : il a pour seul rival Forqueray. On aime souvent opposer la rondeur mondaine et opportuniste de Marais, au feu passionné, sauvage de Forqueray.

Sur les traces de ces deux étoiles de la viole baroque

française, (l'Ange et le Démon), La Rêveuse trouve l'élégance du geste juste, la vérité des accents les plus nuancés pour exprimer tout ce que fait le charme et la séduction de l'écriture de Marais.
Un laisser agir, une grâce faite d'abandon et de tension, qui se rapproche de fait de cette « sprezzatura » ou naturel, grâce auquel, la difficulté s'efface sous l'illusion de la facilité.
Tout en ciselant cette grâce du geste qui distingue Marais en son temps, à la fois, compositeur et interprète, La Rêveuse éclaire aussi sa sensibilité pour la couleur et les tonalités (comme le précise avec raison Florence Bolton dans le texte très bien argumenté de la notice accompagnant le cd).

L'ELOQUENTE POESIE DE MARIN MARAIS

Les instrumentistes montrent ici combien dans ses 2 derniers Livres, Marais aime caresser et modeler avec un sens nouveau de la transition et des nuances. En cela, les interprètes soulignent l'apport de la facture française propre aux recherches de Marais : manche renversé, surtout 7è corde, grave, propre à faire vibrer l'humeur mélancolique.
Flattant et cultivant la pénombre et les zones instables, Marais favorise un imaginaire nouveau, plus allusif et poétique que démonstratif et virtuose : tel est l'enjeu et le caractère du Badinage par exemple (au fa dièse fragile et presque inquiet) où la voix basse doit murmurer littéralement (dans l'esprit des amants du peintre Watteau – en couverture du cd-, nostalgiques, saturniens, presque dépressifs).

Eloquents et flexibles, les instrumentistes de la Rêveuse savent faire chanter et même parler violes, clavecin et théorbe au diapason de cette palette de l'introspection. Une esthétique qui s'appuie aussi sur la précision presque maniaque avec laquelle Marais (comme François Couperin au même moment) note les « agréments » (nuances et accents requis pour respecter l'esprit et le caractère de chaque pièce). Même « batterie de signes » chez Marais, à l'esprit pointilleux car

il sait l’enchantement et l’ivresse même que peuvent produire ses pièces si l’on respecte ses indications à la lettre (et jusqu’à la ponctuation chez Couperin) : la collection que nous proposent les musiciens de la Rêveuse le démontre à l’envi.

Exigeant et défricheur voire expérimental, Marais nous stupéfie totalement dans le livre V par exemple où règne Le Tact, qui révèle un nouveau pizzicato de la main gauche…
Comme Couperin, Marais réinvente la notion de Suite, qu’il écarte à la faveur d’une suite de Caractères, autant d’épisodes investis dramatiquement comme autant de miniatures spécifiquement caractérisées. Couperin est aussi présent à travers deux pièces transposées pour le théorbe (pratique attestée par Robert de Visée et qui témoignent du succès des oeuvres pour clavecin de Couperin). Portrait émotionnel, séquence dramatique liée à une expérience particulière (vraies scènes de genre, comme en écho à la vie sociale du compositeur…, à la Cour, à la ville…) ; ainsi Le jeu du volant (ancêtre du Badminton… mais pratiqué au sein des classes les plus aisées); de même, sont brossés avec une nouvelle intensité poétique (et grand naturel technicien) : la vivante Biscayenne, le Doucereux, La Provençale, et dernier opus de la collection, La Rêveuse, divin miroir de la Mélancolie. Mais parmi les paysages climatiques et sociétaux, distinguons l’inénarrable Fête Champêtre, évocation quasi picturale, avec ses seconds plans sonores où résonnent selon le goût d’alors, la musette et le tambourin, qui font fureur à la ville. Subtile, doués d’une sonorité enchanteresse, les instrumentistes de La Rêveuse composent ici l’un de leurs meilleurs programmes dédiés aux poètes coloristes baroques : Couperin et Marais évidemment. Magistral sélection, geste convaincant. CLIC de CLASSIQUENEWS de janvier 2018.

_____

CD, compte rendu critique. LA REVEUSE : MARIN MARAIS, Pièces de viole – 1 cd Mirare, enregistré en 2016 et 2017. CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018.

Cd, compte rendu critique. FRANCOIS COUPERIN : Pièces de clavecin, IIIè Livre. Blandine Verlet, clavecin (1 cd Aparté)

Cd, compte rendu critique. FRANCOIS COUPERIN (1668 – 1733) : Pièces de clavecin, IIIè Livre (13 et 18è Ordes). Blandine Verlet, clavecin (1 cd Aparté). BLANDINE VERLET dévoile Le CLAVECIN DE COUPERIN. Après deux précédents (1713, puis 1716), Couperin publie son 3è Livre de pièces de clavecin en 1722, dont les fameux Concerts royaux. Très méticuleux, l'auteur annote, indique précisément les enjeux esthétiques et les nuances expressives comme le dispositif essentiel qui démontrent une pensée expérimentale, laquelle n'aura été jamais aussi ludique, imaginative, et toujours très juste dans les réglages poétiques : il expose ainsi le principe des « pièces croisées » (accouplement des claviers), et un nouvel ornement, sorte de respiration articulant la ligne vocale. Couperin glisse aussi quelques références à l'actualité politique, révérence à ses employeurs : ainsi les « lys naissants » (en style luthé si raffiné), ouvrant son 23è Ordre, font clairement référence à l'avènement du jeune Louis XV.

Au diapason de cette conception millimétrée des nuances

expressives, les doigts enchantés, suggestifs et eux aussi rêveurs (mais si précis) de « la fée Blondine », excellent à démêler et caractériser tout ce qui compose la palette poétique du grand alchimiste et magicien Couperin ; d'autant qu'en 1722, – une page s'étant tournée (celle du Grand Siècle, pompe et grandeur du Louis XIV versaillais), le compositeur est lui aussi dans la dernière courbe expressive de son immense talent, et chaque accent, intonation, connotation, pèse, exprime, imprime sa marque spécifique. Il enrichit et ponctue le flux musical sans amoindrir ni ralentir son allant organique. Elle nous avait ravis en 2012 dans un précédent Couperin, idéalement abouti, allusivement rêveur et suggestif. C'était alors sur un clavecin Hemsch 1751. Ici, 6 ans plus tard, la claveciniste, douairière des clavecinistes françaises, préfère le son serré, précis, ciselé d'une copie d'un clavecin Ruckers de 1636 (avec ravalement par Hemsch de 1763)…



Le nuancier que défend la claveciniste qui n'en est pas à son premier Couperin, se montre à la hauteur d'une partition inouïe par son raffinement et sa délicatesse pudique, par sa versatilité hyperélégante. L'art du rien dire, en apparence, le détaché, le délié, le lâcher prise ; c'est évidemment un art du dessin, et des ombres suggestives plutôt que de la ligne trop appuyée, ou des couleurs mal fondues et enchaînées.
Rêvons ainsi dans la fragilité des « Roseaux », sublime

évocation de la Nature (avant Rameau) ; sachons aussi relever le sens plus nerveux de la bambochade, dans les portraits riches en caractère de l'Engageante ou de l'Âme en péril (en réalité : « L'Âme en peine »… vertiges émotionnels garantis, qui concluent les 12 Dominos, hauts en couleurs).
Ainsi, inspirés par les Folies d'Espagne, et leur caractère dansé et masqué, les Dominos, soit 12 séquences conçues comme autant de drames instrumentaux, idéalement ciselés eux aussi, et doués de grande variations poétiques, dévoilent concrètement la science d'un Couperin touché par la grâce, entre divertissement, galanterie, raffinement et pudeur (elle-même citée, parmi les Fidélité, Virginité, Persévérance, Ardeur, Coquetterie, Frénésie…). Dans le sillon d'un La Bruyère, c'est à dire lecteur et critique d'un Saint-Simon trop hautain, Couperin l'analyste et l'observateur se fait sociologue d'une Cour (Versaillaise ?), polluée, colorée de caricatures humaines parfaitement ridicules (Coucous bénévoles : cocus ? , et ailleurs, en leur livrée « pourpre », Vieux Galants acoquinés aux Trésorières surannées…).
Couplés chacun à une couleur, les épisodes permettent de varier les caractères – en une Suite réinventée, fresque et kaléidoscope instrumentaux, où Couperin s'amuse en finesse et subtilité : gracieusement, tendrement, animé, gaiement, affectueusement, tendrement, gaiement, gravement… etc, et à l'envi, offrant, grâce à l'engagement idéalement articulé et investi de la claveciniste, cette forme devenue mythe musical, de la « Suite à la française ».



Le propre de Couperin est sa profondeur malgré ses mondanités. Le 18è Ordre, qui conclue ici le programme, d'un classicisme impérial et souverain, c'est à dire toujours allusivement poétique, offre ce mariage réussi de la description et de la justesse, expression intime et éloquence raffinée. Eclectique et synthétique, le compositeur use d'une Allemande première, d'ouverture pour peindre et portraiturer la présence d'un ami, protecteur ? : Verneuil, dont la fille devenue Verneuillette a toutes les grâces de la jeunesse insouciante. Ainsi surgissent en leur vérité primitive, le joyeux et naïf « Turbulent », et la plus sombre et mélancolique « Attendrissante ». Avant Rameau, il semble que le clavecin soit pour Couperin, l'instrument roi pour portraiturer en finesse et vérité les proches qu'il a connus. Ainsi ferment la surprenante et captivante galerie de portraits humains : le Gaillard boiteux, au burlesque mordant, avec pour point final, l'admirable Chaconne dite « La Favorite » (ne l'était-elle pas sous le règne de Lully ?), empruntée au Premier Livre de 1713. Ainsi la boucle est-elle bouclée. Sans réserve, le clavecin de Blandine Verlet est né pour exprimer la grâce de François Couperin. Album majeur en cette année Couperin 2018 (né en 1668, Couperin fête donc en 2018 son 350è anniversaire).

_____-



Cd, compte rendu critique. FRANCOIS COUPERIN (1668 – 1733) : Pièces de clavecin, IIIè Livre (13 et 18è Ordes) – enregistrement réalisé à Paris en mai 2017. CLIC de CLASSIQUENEWS de février 2018. EN complément au cd, l'éditeur publie aussi un texte inédit de Blandine Verlet elle-même, « récit » intitulé « La Compositrice ». Confession indirecte, nouvelle à clés, de la page 12 à la page 70, certainement le volet complémentaire à la somme Couperin qui précède. A lire immanquablement.

_____

PRECEDENT CD François COUPERIN par Blondine VERLET (2012), soit il y an 6 ans… Un précédent déjà salué par la Rédaction de CLASSIQUENEWS alors …

François Couperin (1668-1733) : **Septième et Huitième Ordres du Deuxième Livre de 1716-1717; 25è,26è et 27è ordres du Quatrième Livre de 1730. Blandine Verlet, clavecin Hemsch 1751**. 2 cd Aparté. Enregistrement réalisé en novembre 2011 en Belgique. Réf.: AP036. CD1: 1h. CD2: 56mn.

Extrait de la critique de notre rédacteur Carter Chris Humphray : « *Gravité, solennité voire lenteur discursive, jamais sèche ni strictement explicative, mais toujours articulée et superbement aérée;* ***Blandine Verlet*** *maîtrise tout*

ce qui fait la singularité inouïe de François Couperin, égal d'un Bach, monstre vénéré du clavier royal. En enregistrant à nouveau son cher Couperin, frère, maître, modèle, la claveciniste française rend un nouvel hommage (novembre 2011), tissé dans l'étoffe la plus investie, d'une évidente profondeur, dévoilant de non moins indiscutables affinités, d'autant plus exacerbées, colorées, riches, troublantes qu'il s'agit aussi, à ce temps de la "carrière", ou plutôt, en cet instant de l'expérience, d'un nouveau témoignage remarquablement abouti: offrande élective mais également maestrià dans l'art de toucher un instrument, certes des plus enivrants. »